



# Peut-on penser un zoo véritablement humain aujourd'hui?

Jean Estebanez

## ► To cite this version:

Jean Estebanez. Peut-on penser un zoo véritablement humain aujourd'hui? . Trois zoos humains, N. Jankovic, 2012. <hal-01663475>

**HAL Id: hal-01663475**

**<https://hal.science/hal-01663475v1>**

Submitted on 13 Dec 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## Peut-on penser un zoo véritablement humain aujourd'hui ?

Jean Estebanez

9 mars 2007. Lors de ma première visite au zoo de Buenos Aires<sup>1</sup>, je m'arrête un instant avant d'entrer, en remarquant une inscription badigeonnée sur le mur qui sépare l'institution de la ville : « Zoo = prison animale. Ne collaborez pas ». Un peu plus loin, une autre : « Libération animale ! ». Par la méthode et le vocabulaire employé, elles rappellent le caractère éminemment politique des zoos. Il s'agit sans doute d'un loisir familial ou d'un but de promenade sans enjeu majeur mais le zoo est également un lieu où se définissent des identités et se hiérarchisent les vivants. Les humains observent et passent ; les animaux non-humains sont observés et restent enfermés. Ils sont classés par types, par races, par continents, par milieux dans un système qui n'est pas sans rappeler celui d'une encyclopédie ou d'un atlas. Le monde est ainsi mis en ordre, plus facile à appréhender et sans doute plus rassurant puisqu'on peut le connaître de manière à la fois synthétique et sensible, grâce à la disposition des éléments.

Les critiques qui condamnent l'enfermement des animaux et interrogent ainsi la légitimité même des zoos sont quasiment aussi anciennes que leur ouverture au public : Lacépède écrit en 1795 que les ménageries sont les œuvres de despotes qui « n'ont pour la nature que des chaînes à donner ». « Comme la plupart de ces animaux sont innocents et paisibles, qu'au lieu de les enfermer dans des loges étroites et malsaines, ils puissent être, en quelque sorte, en liberté dans des enceintes plus ou moins étendues ; que les images de la contrainte ou les apparences de l'esclavage soient éloignées le plus possible des yeux d'un peuple libre »<sup>2</sup>. Dans un contexte révolutionnaire, l'enfermement devient un symbole de l'arbitraire du prince : le zoo doit masquer autant que possible ce fait honteux même si ici, ce n'est pas le sort des animaux qui préoccupe l'auteur mais le signe politique. C'est à partir du large mouvement de contestation sociale des années 1960 et 1970, sur fond de sensibilité naissante pour les questions environnementale et de développement d'une théorie du droit des animaux (Singer, 1993 [1975]), qu'un certain nombre d'associations comme *Greenpeace*, le *WWF*, *People for Ethical Treatment of Animals* et l'*Animal Liberation Front* développent un discours qui interroge l'utilité des zoos et vont jusqu'à organiser des opérations de libération animale, en particulier aux Etats-Unis. C'est bien l'éthique de l'enfermement au zoo qui est questionnée : au nom de quoi peut-on décider de priver de liberté des êtres vivants sensibles, intelligents et dont la proximité et la continuité avec les humains est pensée à la fois par des travaux en éthologie (Goodall, 1986) ou en anthropologie (Descola, 2005) ?

Cette question est centrale pour comprendre le malaise qui ne manque pas d'envahir par moment les visiteurs, souvent devant l'enclos des grands singes (comment peut-on enfermer le même ?), et qui traverse leur discours, dans lesquels une forme de culpabilité s'énonce parfois. Face à cette question, les zoos ont beaucoup changé, et les trois projets présentés dans cet ouvrage en témoignent.

---

<sup>1</sup> Ce texte s'appuie sur un travail de thèse en géographie, soutenu en novembre 2010 (Estebanez, 2010), conçu à partir d'un corpus de 34 zoos et de près de 10000 photographies (*Les zoos comme dispositif spatial. Pour une géographie culturelle de l'animalité*, Paris/Genève, sous la direction de Christian Grataloup et de Jean-François Staszak).

<sup>2</sup> E. de Lacépède, 20 frimaire, an IV, « Lettre relative aux établissements publics destinés à renfermer les animaux vivants », *La Décade philosophique*, p.452 ; 454, cité dans Baratay et Hardouin-Fugier, 1998, p. 206.

Tout d'abord, ils se sont donné de nouvelles raisons d'être : la conservation et la sensibilisation. Ces grands récits avancent que dans un contexte dans lequel les sociétés sont irresponsables face à la nature et à ses richesses, il appartient au zoo d'en protéger pour les générations futures, un maximum de spécimens. Ils deviennent ainsi des conservatoires d'espèces en voie de disparition, des sortes de banques de gènes vivantes. Outre que cette théorie est mise en pratique de manière marginale (seule une petite partie des animaux des zoos sont effectivement en voie de disparition), on peut dans ce cas se demander à quoi sert le public. Le volet « sensibilisation » renvoie, quant à lui, au fait que la visite doit être l'occasion d'une compréhension des enjeux environnementaux et un déclencheur du changement de comportement. Vœux largement pieux, on s'en doute. La seconde grande mutation concerne la façon dont les animaux sont présentés. L'immersion paysagère, qui est le dernier modèle en cours, consiste à masquer au maximum les contentions ou les clôtures et à développer de véritables panoramas mais aussi des cheminements et des décors réalistes qui plongent les visiteurs dans le monde des animaux. Si les ménageries mettaient en avant les cages et leurs barreaux surdimensionnés, signes de la maîtrise des humains sur des animaux puissants et féroces, ces nouveaux dispositifs cherchent à procurer aux visiteurs la sensation qu'ils circulent dans le même espace que les animaux : ce n'est plus la séparation mais la rencontre qui est mise en scène. S'il y a bien une séparation entre le monde des animaux et des humains, la fonction du zoo est désormais de jouer pleinement sur son dépassement.

De fait, malgré la question de l'enfermement, les zoos, loin d'être des institutions sur le déclin, n'ont jamais été aussi nombreux (plus de 1200 zoos importants et sans doute beaucoup plus en fonction des définitions), diffusés (seul un petit quart des pays du monde ne posséderaient pas de zoo) et visités (600 millions de visiteurs annuels). On peut alors faire l'hypothèse que ce succès, signe de leur pertinence sociale, est précisément lié au fait que la rencontre qu'ils proposent n'est possible, dans les mêmes conditions, nulle part ailleurs. Ils sont en ce sens irremplaçables, la télévision, le safari ou le cirque ne pouvant produire le même type d'affects.

Que serait donc un zoo véritablement humain aujourd'hui ?

Etre humain n'a jamais été vivre dans un isolement absolu vis-à-vis de l'environnement et des êtres qui le peuplent. Les chats, les chiens, les vaches, les cochons, les moustiques, les pigeons font partie du quotidien de millions de personnes, y compris en occident. Parler de séparation radicale entre humains et animaux est tout simplement inexact. Les théories qui proposent cette dichotomie (celle de Descartes en étant l'archétype) participent de ce que Bruno Latour (1991) appelle la purification ontologique : il s'agit d'établir des catégories bien étanches (humains/animal ; nature/culture) quand, dans le quotidien, ce sont plutôt les hybrides qui prolifèrent. En somme, être véritablement humain ne fait sens que si on y inclut l'ensemble des autres qui sont signifiants pour nous. Le zoo est alors un lieu privilégié de la construction de cette humanité parce qu'il nous permet de rencontrer des animaux que nous nous pensons comme des représentants de l'altérité pertinente la plus radicale : le sauvage et l'exotique. Les lions ou les girafes -plus que les chiens ou les chats qui nous semblent s'humaniser en nous côtoyant- renvoient à la différence parce que nous avons l'impression qu'ils vivent loin de nous, non pas tant en terme de distance que de norme. Il n'en est pas moins évident -et c'est bien pour ce motif que le public répond présent- que nous ne sommes pas indifférents l'un à l'autre.

Un zoo véritablement humain devrait donc réfléchir sur les rapports humain/animal, thème qui est à la fois porteur (c'est ce que viennent éprouver les visiteurs) et honnête. En effet, s'orienter dans cette direction c'est aussi réfléchir sur le zoo lui-même, permettant ainsi de lever les ambiguïtés qui pèsent sur sa fonction, ce qui met mal à l'aise visiteurs comme institution. Il s'agit ainsi d'assumer ce qu'on fait (pour de bonnes et de moins bonnes raisons) et ne pas se voiler la face derrière des justifications dont on a relevé la faible pertinence, comme l'idée qu'on présente des « animaux en liberté dans leur propre milieu », ou qu'on est une Arche de Noé, en charge de la sauvegarde de la biodiversité mondiale.

Pour que cela fonctionne, il faudrait que le zoo ne soit pas axé sur les animaux en tant que tels mais bien sur la relation entre humain et animaux. Cela implique au moins deux choses : (1) les humains doivent avoir leur place dans le zoo, y compris dans les enclos, dont il faudrait d'ailleurs pouvoir redéfinir les limites, au cas par cas. Un zoo véritablement humain doit en effet travailler sur l'articulation entre les espèces. (2) L'agentivité –ou la capacité de prendre des décisions de manière autonome et de les mettre en œuvre- des animaux doit être manifeste.

### **Mettre les humains et les animaux sur le même plan**

De plus en plus de zoos tiennent désormais un discours évolutionniste, à grand renfort de panneaux ou de dispositifs qui leur montrent aux visiteurs, qu'eux aussi sont des animaux. Le miroir, dans lequel on se voit après être passé devant la cage des chimpanzés, en est un exemple. Mieux encore, les zoos récents et disposant de suffisamment d'argent, mettent en place des décors dans lesquels le monde des humains et des animaux est séparé de manière très discrète (essentiellement pour des raisons de sécurité) au point de renvoyer à des formes de continuités. Le zoo de Melbourne présente ainsi un parcours des tigres puis des éléphants dans lequel temples, place de village, maisons, champs se succèdent. Par des jeux habiles, à l'aide de contentions peu visibles, de fossés et des vitres les humains semblent circuler dans le même monde que les animaux. Par ailleurs des représentations d'humains, de leurs activités et leurs constructions sont présentes dans les enclos mêmes. Au zoo de Valence, les visiteurs entrent sur une petite île, isolée du reste du zoo par des sas munis de doubles portes, et circulent alors dans l'enclos des lémuriers qui peuvent se déplacer à leur guise dans des parties qui leur sont réservées mais aussi sur le chemin principal où se trouvent les visiteurs.

Si l'évolution des façons de penser notre rapport aux animaux et des techniques architecturales successives utilisées au zoo (les barreaux, les fossés, les vitres) tendent à rendre moins absolue la séparation qui existe entre visiteurs et animaux, allant ainsi vers ce qui nous semble une condition nécessaire d'une véritable humanisation des zoos, l'institution n'a pas vraiment analysé les problèmes moraux et politiques que cela pose et manque ainsi l'objectif de construire un point de vue plus symétrique entre humains et non-humains.

Les zoos ne peuvent en effet fonctionner que dans le cadre d'une ontologie pour laquelle les humains et les animaux sont des êtres radicalement différents du fait d'intériorités –un esprit ou un être, pourrait-on dire- qui n'ont rien à voir. On ne peut pas enfermer et mettre en scène ce qui est le même. Autrement dit, les zoos ne sont pas des institutions universelles parce qu'ils ne sont possibles que dans le cadre du naturalisme (Descola, 2005), dans lequel vit l'Occident ou de l'analogisme qui correspond aux sociétés sacrificielles comme les Aztèques. Ainsi, le zoo n'est pas

pensable chez les Achuars qu'étudie Descola (1993), parce que, selon eux, n'y a aucune discontinuité ontologique entre les humains, les animaux et même certaines plantes qui les entourent.

C'est en ce sens qu'on peut comprendre pourquoi les animaux du zoo sont nécessairement exotiques et sauvages (Estebanez, 2008; ) et non domestiques et autochtones. Sont exotiques non pas tant les animaux de certains pays, ce qui en ferait une catégorie descriptive, que ceux que l'Occident a dépeints comme étranges, fondamentalement parce qu'ils étaient différents de ceux communs ici. C'est que l'exotique est dissymétrique et correspond avant tout à l'écart à une norme implicite (Staszak, 2008): le lion est aussi exotique en France qu'au Sénégal et le renard aussi peu exotique en France qu'au Sénégal. Les animaux sauvages se définissent par leur indépendance supposée à l'humain (par opposition au domestique et plus encore au familier). Les animaux du zoo représentent les animaux les plus éloignés symboliquement et matériellement des sociétés humaines (européennes).

Si le zoo est un lieu de séparation radicale entre l'humain et l'animal, comment expliquer la présence d'Humains dans la cage au tournant du XIXe et XXe siècles, et, de manière commune, sur des affiches ou des bandes dessinées?

Des années 1870 jusqu'en 1931, des êtres humains ont été présentés, principalement à l'occasion d'expositions universelles ou coloniales (Bancel, 2002). En somme, présenter des humains à côté d'animaux sans que cela paraisse choquant, dans un système où la hiérarchie entre les uns et les autres est claire, revient à déclarer que certains Hommes sont plus proches de la Nature que d'autres. Si les spectacles s'arrêtent en 1931, les zoos contemporains, où les animaux sont présentés et disposés en fonction de leur milieu bioclimatique ou de leur continent continuent à se référer aux sociétés humaines qui s'y trouvent, pour planter le décor. Celles-ci sont notamment évoquées par la reproduction de leur (prétendu) habitat traditionnel : huttes, cases, etc. Jamais on n'y trouve une trace de ce qui est pensé comme moderne (la ville, l'automobile, l'usine...) pas plus qu'on ne s'essaye à reproduire l'habitat des campagnes européennes.

Un zoo réellement humain devrait donc (a) expliciter le modèle de rapport à la nature dans lequel il s'inscrit, afin d'éviter de présenter pour universel ce qui relève d'une conception du monde particulière ; (b) œuvrer sur une véritable symétrie de ces mises en scènes : il est certes possible de présenter l'habitat des Mbutis de la forêt d'Ituri, en RDC dans le même enclos que celui des okapis, à partir du moment où le même traitement est réservé aux territoires de production de la norme. On devrait ainsi voir la façon dont les renards et les habitants des *subburbs* interagissent ou dont les moutons sont conduits lors des transhumances dans les Alpes ou lors dans les épisodes de pression face au retour des loups.

### **L'agentivité des animaux et la rencontre**

Prendre au sérieux les animaux consiste à les considérer comme des acteurs de la relation qu'on cherche à nouer et non pas comme des objets passifs, ni toujours des victimes (de la perte de biodiversité, des braconniers, de l'effet de serre...). Par exemple, certains renards ont choisi de quitter les bois pour se rapprocher des zones urbaines, où ils sont devenus des commensaux des humains. Une installation qui montrant un renard dans le jardin d'un pavillon de banlieue, à la lisière de la forêt, mettrait au premier plan cette question de l'agentivité, du partage et des

arrangements qui existent entre les animaux et les humains. On peut également revenir sur la question de l'enfermement, qui pourrait être relue de manière originale à la lumière de l'agentivité. Lors de mon séjour à Zoodyssée, Pascal, un des soigneurs me présente Houdini, un des magots (un macaque) du parc, nommé ainsi pour sa capacité à sortir régulièrement de son enclos. Loin de s'échapper pour profiter de sa liberté retrouvée, comme pourrait nous le laisser croire un discours trop directement inspiré des tracts de la Libération animale, Houdini s'installe au-dessus de l'enclos, dans les arbres qui le surplombent, passe de l'un à l'autre et retourne volontiers dans son enclos, qu'il considère comme son « chez-soi », pour y prendre un repas. Il serait sans doute difficile de généraliser cette observation à d'autres individus et à fortiori à d'autres espèces mais il est certain que l'observation correctement documentée, voire même mise en scène donnerait un aperçu assez différent de qui sont les animaux et ce qu'ils font au zoo.

Ce positionnement concernant les animaux est certainement éthique mais surtout, il renvoie à ce qui fait l'intérêt du zoo pour les visiteurs : c'est bien parce que les visiteurs reconnaissent l'agentivité des animaux et donc leur capacité à choisir si oui ou non ils sont intéressés par quelque chose qu'ils sont si heureux quand un animal choisit de les regarder ou de jouer avec eux. Au lieu de qualifier d'anthropomorphique leur réaction lorsqu'ils décrivent les pratiques des animaux, il est sans doute plus intéressant d'analyser ce qu'ils expriment ainsi.

Les zoos tendent à abandonner un type de présentations dans lesquelles les animaux, transformés en spécimens totalement extraits de leur environnement, étaient chargés de représenter leur espèce et de compléter ainsi l'encyclopédie vivante qu'aspieraient alors à être des institutions comme la Ménagerie du Jardin des Plantes à Paris. Dans des présentations comme l'enclos des gorilles du zoo de San Diego, en Californie, les grands singes sont individualisés par des panneaux sur lesquels sont repris des caractéristiques renvoyant à leurs liens de famille, leur histoire personnelle et leur caractère individuel. Si cette tendance se développe pour les grands singes, l'inégalité des présentations manifeste la hiérarchie très marquée qui classe les animaux en fonction de leur désirabilité supposée. Or, on peut sans doute dire que celle-ci est en grande partie liée aux chances qu'on laisse aux animaux d'exprimer leurs potentialités. Au zoo de San Diego, les pandas géants sont au cœur de toutes les attentions, quand, juste en face, l'enclos de l'élaphode, une sorte de petit cerf, est à peu près inaccessible et absolument dénudé. Comment le penser alors comme un être doué d'agentivité et digne d'intérêt ?

Un zoo véritablement humain, essayerai ainsi de gommer, au moins partiellement les hiérarchies entre humains et animaux mais aussi entre animaux afin de permettre à chacun d'entre eux d'exprimer leur possibilités et de rendre ainsi la rencontre plus intéressante pour tout le monde.

Il est possible de penser et sans doute de mettre en œuvre (comme le montrent quelques exemples cités) un zoo véritablement humain à partir du moment où l'institution affronte réellement les questions qui fragilisent sa légitimité sociale (peut-on enfermer des animaux ?), plutôt que de chercher des faux-semblants (nous sommes une Arche de Noé dans laquelle les animaux ne sont pas enfermés). L'enjeu au zoo est la rencontre entre des humains et certains animaux non-humains. Elle relève d'abord du sensible, ce qui en fait la puissance. On vient en effet au zoo pour ressentir la présence véritable des animaux : voir, entendre, sentir et enfin,

autant que possible, toucher, ce qui permet par excellence d'attester de la véracité de la rencontre. Précisément parce qu'au zoo je me sens en sécurité du fait des limites qui le traversent, je peux les tester matériellement (en passant sous les barrières, en donnant à manger aux animaux, en essayant de les toucher) et symboliquement (qui sommes nous vis-à-vis des animaux ?). Le zoo permet ainsi d'approcher au plus près les collectifs que nous formons avec certains vivants et ainsi de se confronter aux apories de la mise en place de l'identité humaine et de l'altérité animale. Parler du propre de l'humain est-il réellement la question adéquate ? Plutôt que de continuer à penser en termes de hiérarchie et de coupure, le zoo véritablement humain serait alors le lieu où interroger et commencer à réorganiser une ontologie dont les catégories ne nous convainquent plus totalement. Ce qu'on peut apprendre au zoo c'est à être un humain-avec-animaux, tout comme certains habitants des lieux deviennent des gazelles ou des éléphants-avec-humains (Despret, 2004), définitivement transformés par les autres vivants qu'ils fréquentent.

## BIBLIO.

Bancel N. et al. (dir.), 2002, *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte

Baratay E., Hadouin-Fugier E., 1998, *Zoos. Histoire des jardins zoologiques en Occident (XVIe-XXe siècles)*, Paris, La Découverte

Descola P., 2005, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard

Descola P., 1993, *Les lances du crépuscule. Relations jivaros, haute Amazonie*, Paris, Plon

Despret V., 2004, « The Body We care For: Figures of Anthro-po-zoo-genesis », *Body and Society*, 10, 2-3, pp. 111-134

Estebanez J., 2010, *Les zoos comme dispositif spatial : pour une géographie culturelle de l'animalité*, Thèse de doctorat, Université Paris VII/Université de Genève

Estebanez J., 2008, « Les jardins zoologiques ou l'exotisme à portée de main », *Le Globe*, 148, p. 89-105

Goodall, J., 1986). *The chimpanzees of Gombe*, Boston, Houghton Mifflin Publishing

Latour B., 1991, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte

Singer P., 1993 [1ère éd. 1975], *La Libération animale*, Paris, Grasset

Staszak J.-F., 2008, « Qu'est-ce que l'exotisme ? », *Le Globe* (Genève), 148, pp. 3-30